

HOMBRES

I

Oh ne blasphème pas, poète, et souviens-toi.
Certes la femme est bien, elle vaut qu'on la baise,
Son cul lui fait honneur, encor qu'un brin obèse
Et je l'ai savouré maintes fois, quant à moi.

Ce cul (et les tétons), quel nid à nos caresses !
Je l'embrasse à genoux et lèche son pertuis
Tandis que mes doigts vont, fouillant dans l'autre puits
Et les beau seins, combien cochonnes leurs paresse !

Et puis, il sert, ce cul, encor, surtout au lit
Comme adjuvant aux fins de coussins, de sous-ventre,
De ressort à boudin du vrai ventre pour qu'entre
Plus avant l'homme dans la femme qu'il élit,

J'y délasse mes mains, mes bras aussi, mes jambes,
Mes pieds. — Tant de fraîcheur, d'élastique rondeur
M'en font un reposoir désirable où, rôdeurs,
Par instant le désir sautille en vœux ingambes.

Mais comparer le cul de l'homme à ce bon cu
À ce gros cul moins voluptueux que pratique
Le cul de l'homme fleur de joie et d'esthétique
Surtout l'en proclamer le serf et le vaincu,

« C'est mal », a dit l'amour. Et la voix de l'Histoire.
Cul de l'Homme, honneur pur de l'Hellade et décor
Divin de Rome vraie et plus divin encor,
De Sodome morte, martyre pour sa gloire.

Shakespeare, abandonnant du coup Ophélie,
Cordélie, Desdémona, tout son beau sexe
Chantait en vers magnificents qu'un sot s'en vexe
La forme masculine et son alléluia

Les Valois étaient fous du mâle et dans notre ère
L'Europe embourgeoisée et féminine tant
Néanmoins admira ce Louis de Bavière,
Le roi vierge au grand cœur pour l'homme seul battant.

La Chair, même, la chair de la femme proclame
Le cul, le vit, le torse et l'œil du fier Puceau,
Et c'est pourquoi, d'après le conseil à Rousseau.
Il faut parfois, poète, un peu « quitter la dame ».

1891.

II

MILLE E TRE

Mes amants n'appartiennent pas aux classes riches :
Ce sont des ouvriers faubouriens ou ruraux,
Leurs quinze et leurs vingt ans sans apprêts, sont mal
[chiches
De force assez brutale et de procédés gros.

Je les goûte en habits de travail, cotte et veste ;
Ils ne sentent pas l'ambre et fleurent de santé
Pure et simple ; leur marche un peu lourde, va preste
Pourtant, car jeune, et grave en l'élasticité ;

Leurs yeux francs et matois crépitent de malice
Cordiale et des mots naïvement rusés
Partent non sans un gai juron qui les épice
De leur bouche bien fraîche aux solides baisers ;

Leur pine vigoureuse et leurs fesses joyeuses
Réjouissent la nuit et ma queue et mon cu ;
Sous la lampe et le petit jour, leurs chairs joyeuses
Ressuscitent mon désir las, jamais vaincu.

Cuisses, âmes, mains, tout mon être pêle-mêle,
Mémoire, pieds, cœur, dos et l'oreille et le nez
Et la fressure, tout gueule une ritournelle,
Et trépigne un chahut dans leurs bras forcenés.

Un chahut, une ritournelle fol et folle
Et plutôt divins qu'infernaux, plus infernaux
Que divins, à m'y perdre, et j'y nage et j'y vole,
Dans leur sueur et leur haleine, dans ces bals.

Mes deux Charles, l'un jeune tigre aux yeux de chatte
Sorte d'enfant de cœur grandissant en soudard,
L'autre, fier gaillard, bel effronté que n'épate
Que ma pente vertigineuse vers son dard.

Odilon un gamin mais monté comme un homme
Ses pieds aiment les miens épris de ses orteils
Mieux encore mais pas plus que de son reste en somme
Adorable drûment, mais ses pieds sans pareils !

Caresseurs, satin frais, délicates phalanges
Sous les plantes, autour des chevilles, et sur
La cambrure veineuse et ces baisers étranges
Si doux, de quatre pieds, ayant une âme, sûr !

Antoine, encor, proverbial quant à la queue,
Lui, mon roi triomphal et mon suprême Dieu,
Taraudant tout mon cœur de sa prunelle bleue
Et tout mon cul de son épouvantable épieu.

Paul, un athlète blond aux pectoraux superbes
Poitrine blanche, aux durs boutons sucés ainsi
Que le bon bout ; François, souple comme des gerbes
Ses jambes de danseur, et beau, son chibre aussi !

Auguste qui se fait de jour en jour plus mâle
(Il était bien joli quand ça nous arriva)
Jules, un peu putain avec sa beauté pâle.
Henri, me va en leurs conscrits qui, las ! s'en va ;

Et vous tous à la file ou confondus en bande
Ou seuls, vision si nette des jours passés,
Passions du présent, futur qui croît et bande
Chéris sans nombre qui n'êtes jamais assez !

1891.

III

BALANIDE

I

C'est un plus petit cœur
Avec la pointe en l'air ;
Symbole doux et fier
C'est un plus tendre cœur.

Il verse ah ! que de pleurs
Corrosifs plus que feu
Prolongés mieux qu'adieu
Blancs comme blanches fleurs !

Vêtu de violet,
Fait beau le voir yssir,

Mais ô tout le plaisir
Qu'il donne quand lui plaît

Comme un évêque au chœur
Il est plein d'onction
Sa bénédiction
Va de l'autel au chœur

Il ne met que du soir
Au réveil auroral
Son anneau pastoral
D'améthyste et d'or noir.

Puis le rite accompli,
Déchargé congrûment,
De ramener dûment
Son capuce joli.